

La forêt de mon père

Véro Cratzborn

Un film qui montre l'impact de la maladie bipolaire sur les proches à travers le regard d'une adolescente.

DOMINIQUE FRIARD

Infirmier, superviseur d'équipes.



L'AUTEUR

Après avoir grandi dans une cité au milieu des champs à l'est de la Belgique, Véro Cratzborn s'installe à Paris puis au Québec où elle travaille dans un journal spécialisé dans l'audiovisuel. À 25 ans, elle découvre le cinéma auprès du réalisateur Leos Carax, qu'elle assiste dans le cadre de deux projets. Elle écrit et réalise cinq courts-métrages diffusés à la télévision belge et présentés dans de nombreux festivals francophones et étrangers. Elle réalise également plusieurs documentaires. En 2005, dans le court-métrage *Week-end*, elle filme l'isolement d'une mère loin de sa famille. Le couple et leurs deux jeunes enfants se retrouvent au parloir d'une prison, avec tout ce que cela représente de silence, de gestes, de regards, de frustrations, de distance vis-à-vis d'un quotidien interrompu mais qu'ils essaient de recréer maladroitement. On retrouve le sujet d'une

famille prise dans une nasse dans *La Forêt de mon père*, son premier long-métrage.

LE FILM

Le film s'ouvre sur le père, un solide barbu, et sa fille adolescente, tous deux perchés dans un arbre. Dans un bosquet tout proche jouent deux enfants plus jeunes. Image d'un moment de bonheur familial partagé. Jimmy initie Gina, sa fille de 14 ans, à la connaissance de la faune et de la flore. Ils ne sont pas là en propriétaires, mais en « invités » de cette nature qui s'offre à eux. Le moment bucolique est interrompu par un bruit de moteur. « Cachez-vous les enfants », ordonne le père. Le propriétaire du bois fait irruption. Ancien employeur de Jimmy, il lui intime l'ordre de déguerpir. Jimmy s'exécute et va retrouver Carole, la mère des enfants, talons hauts et tailleur chic.

Jimmy est au chômage, Carole, femme de ménage, fait bouillir la marmite. Tout pourrait être pour le mieux pour cette famille pas très riche mais digne qui habite un immeuble près des bois. Mais. Un sentiment d'étrangeté s'installe progressivement. Le comportement de Jimmy interroge. Les réactions de la fratrie et de la mère également. Tout se passe comme s'il fallait protéger, canaliser ce père parfois méfiant, qui réveille ses enfants en pleine nuit pour les emmener dans les bois et les y oublie. Des soignants repéreraient peut-être des traits psychotiques chez cet homme, quelque chose d'hypomane ou l'on ne sait quoi d'autre qui ferait signe mais nous sommes au sein de la famille, nous voyons par les yeux de Gina qui aime et admire ce père fantasque. Ces bizarreries font partie du personnage. Jusqu'au jour où, convaincu d'être invisible, Jimmy

« embarque » une télévision à écran plat et sort nu du supermarché où il fait ses courses avec ses enfants. Le jeune père se retrouve hospitalisé en psychiatrie.

La force du film de Véro Cratzborn est que psychiatre, infirmières, concierges de l'hôpital ne sont pas directement maltraitants. Ils ne le sont que face à une famille, à ses besoins, à ses inquiétudes. Lors des premiers jours d'hospitalisation, la routine, normalement coercitive, interdit les visites. Une préposée à l'accueil refuse de prendre le sac de linge propre apporté par Carole, avec cette merveilleuse phrase : « Oh, là, il n'a pas besoin de vêtements ! » Et le fils de répondre : « Il reste tout nu ? ». La famille ne reçoit pas d'explications. Rien ne lui est dit. Ils sont dans le brouillard, seuls face à cette institution inquiétante. Ce premier contact avec la psychiatrie se solde par un « *La visite des enfants de moins de 15 ans est interdite.* »

Gina ne se résigne pas. Elle s'acharne à tenter de garder un contact avec son père. Avec l'aide de Nico, un copain, elle réussit à pénétrer au sein du pavillon où son père est hospitalisé.

Nourri du vécu personnel mais sublimé de Véro Cratzborn, le film ne montre pas la folie spectaculaire dont les médias ordinaires aiment se gargariser. Juste le regard d'une adolescente.

L'INTÉRÊT POUR LES SOINS

D'un intérêt majeur, ce film nous montre une réalité que nous ne connaissons pas ou que nous avons oubliée (nombre de soignants ont eu un de leurs proches hospitalisé). Il suffirait pourtant de si peu pour accueillir vraiment ces familles désemparées qui ne reconnaissent plus leur parent. Il vaut certes mieux voir le film en salle mais le DVD propose deux bonus : un commentaire de la réalisatrice et celui, très éclairant, de l'ami Yves Gigou (1).

1-Gigou Y., avec Coupechoux P., *Mon métier d'infirmier. Éloge de la psychiatrie de secteur.* Éditions d'une, 2019.

Cratzborn V., *La Forêt de mon père.* 1 h 31. 2020.